

Fuad Pacha (1868). On sait que l'enseignement y est donné en turc et en français à un millier d'élèves, et que depuis cinquante ans il n'est guère de hauts fonctionnaires ottomans, diplomates, militaires ou administrateurs, qui ne s'honorent d'en être sortis. Pendant les années de leur occupation, les Allemands s'acharnèrent contre cette maison, qu'ils considéraient à bon droit comme une des bases de l'influence française en Turquie : leurs efforts se heurtèrent à la résistance habile et énergique du directeur, Salih Arif Bey, qui transporta les classes dans les dortoirs lorsque l'autorité militaire allemande eut réquisitionné les deux tiers de l'immeuble, coupa les arbres du parc pour alimenter les fourneaux de cuisine lorsqu'on lui supprima sa ration de charbon et, durant toute la guerre, avec le concours ordinaire de ses collaborateurs ottomans et français, continua son œuvre, sans permettre que rien fût changé aux horaires et aux programmes du vieux lycée.

J'ai gardé aussi la meilleure impression de quelques visites aux lycées turcs de garçons et de filles, où, le plus souvent une part, plus ou moins importante, est faite à l'enseignement de la langue française. Le détail de leur organisation ne rentre pas dans le cadre de cette étude. Je me borne à noter en passant la tenue parfaite de ces établissements, le maintien digne, presque grave, de tous ces enfants turcs, des plus âgés jusqu'aux plus petits. J'avais déjà fait une remarque analogue en me promenant dans les vieux quartiers de Stamboul : on y entend rarement un cri ou le bruit d'une dispute ; si je m'approchais d'un groupe de gamins animés et